

Duras et Marguerite *Les Impudents*

Michèle Ponticq

Association Marguerite Duras 47120 - DURAS

Marguerite Duras écrivaine, dramaturge, cinéaste, est née Marguerite Donnadiou à la veille de la première guerre mondiale, le 4 avril 1914, près de Saïgon en Indochine où ses parents étaient enseignants. Elle meurt à Paris le 3 mars 1996.

Vingt ans après sa disparition, l'intérêt pour son œuvre en France comme à l'étranger est toujours vivace. Depuis l'édition de ses *Oeuvres complètes* en Pléiade achevée en 2014 pour le centenaire de sa naissance, elle est en passe de devenir un écrivain classique. Elle est au programme de la licence de Lettres à Bordeaux.

Son enfance en Indochine reste la période la plus visible de son œuvre. *Un barrage contre le Pacifique* en 1950 la fait connaître du grand public et *L'Amant* en 1984 (Prix Goncourt) lui donne la gloire. Il faudra attendre 1992 pour qu'elle s'exprime sur ses origines paternelles et son enfance en Lot-et-Garonne, ayant autorisé la première réédition des *Impudents* par Gallimard.

Un jour Marguerite Duras confia à François Péraldi

« J'étais très jeune lorsque mon père est mort, je n'ai manifesté aucune émotion (..) aucun chagrin, pas de larmes, pas de questions (..) il est mort en voyage. »

Mais peut-on la croire ? Et comment ne pas songer avec Charlie Chaplin qu'elle aimait beaucoup que

« les gens qui ne pleurent pas sont des gens pleins de larmes ».

En 1992 elle écrira à Patricia Gandin :

« Emile Donnadiou mon père, mort à 50 ans en congé de maladie dans la propriété dite Platier qu'il venait d'acheter pour ses 5 enfants, 4 fils et cette petite fille qui se souvient encore de son visage et de son amour pour elle – image intacte, jamais altérée par le temps. »

En effet ce père qui prend le bateau dans le port de Saïgon en avril 1921, il part en voyage, pour se soigner ; elle ne le reverra pas. Décédé à Platier commune de Pardaillan, canton de Duras, le 4 décembre 1921, loin de sa famille, dans la maison qu'il venait d'acheter pour ses cinq enfants. Enterré dans le tombeau de sa première belle famille où il est encore aujourd'hui dans le cimetière de Lévignac près de Duras.

« La mère avait toujours voulu transporter son corps dans notre parc. La place était choisie à l'ombre de quelques néfliers mais les choses traînèrent et Platier n'est plus à nous ».

La douceur d'un sommeil d'après-midi (Marguerite Duras, Manuscrit années 40 IMEC, Pléiade tome 1, 2011, p. 152.)

Pas de corps mort, pas de deuil, patronyme rejeté, il va devenir le fantôme

fuyant et insaisissable qui la hantera toute sa vie.

C'est au village de Duras, commune située à quelques kilomètres de Platier et de Pardaillan, lieu de la puissante famille des Durfort de Duras, lieu d'un château en ruines dont la masse de pierres trône sur la colline qui domine la plaine où circule le train de Bordeaux, que Marguerite Donnadiou épouse Antelme emprunte son nom de plume, en 1943.

Le premier livre personnel écrit par Marguerite Duras *Les Impudents* d'abord appelé *La famille Taneran* fut refusé une première fois en 1941 par les éditions Gallimard. Sa rencontre avec Queneau fut néanmoins importante et leur amitié ne sera jamais démentie. La cohérence de l'oeuvre future, l'unité thématique, la continuité en dépit de l'évolution considérable de son écriture donnent à posteriori un sens auquel ne pouvaient avoir accès les premiers lecteurs.

Dionys Mascolo témoigne auprès de Laure Adler :

« en 1942 elle travaillait encore à parfaire son manuscrit corrigeant, améliorant sans cesse » et la dédicace de son exemplaire :

« Ce livre est tombé de moi : l'effroi et le désir du mauvais d'une enfance sans doute pas facile. »

(Marguerite Duras)

Elle eut l'impérieux désir de le voir publié, au point de vouloir en mourir. Il le sera en avril 1943 chez Plon avec un nouveau titre : *Les Impudents*

Quand on voit les liens affectifs qui la lient aux événements racontés il n'y a rien d'étonnant à ce que cette publication en 1943 ait revêtu à ses yeux la fonction symbolique d'une seconde naissance.

Ce premier roman écrit pendant la guerre dont il ne porte aucune trace, met en scène une famille, la mère, les frères, la sœur qu'on retrouvera dans *Un barrage contre le Pacifique* ou *l'Amant*. Marguerite Duras y restitue d'une manière extraordinairement précise et évocatrice des souvenirs vécus dans l'enfance à Platier, gardés vivants comme dans une bulle. Ces observations aiguës de la végétation, les paysages, les bruits, l'air, les odeurs, les humidités, les habitants, c'est au cours de deux séjours qu'elle les enregistrera. De l'âge de 8 ans à l'âge de 10 ans, puis quelques mois à l'âge de 17 ans.

Son père Henri Donnadiou était né à Villeneuve sur Lot le 9 avril 1872 rue Saint-Etienne où son propre père était cordonnier. Après des études à l'école normale d'Agen à Monbran, il est affecté à Penne d'Agenais, Mas d'Agenais, Marmande et Mézin. Il épouse en premières noces à Lévignac le 22 février 1895 Alice Rivière. Ils auront deux enfants Jean Roger et Jacques Georges. En 1905 il part enseigner en Indochine. Il dirige l'école normale de Saïgon à Gia Dinh. Alice Rivière venue le rejoindre avec ses enfants, meurt à l'âge de 32 ans, en 1909 victime du climat. Le 6 octobre 1909 il épouse à Saïgon Marie Legrand, jeune veuve elle aussi mais sans enfant. Ils auront trois enfants Pierre

né le 7 sep 1910, Paul le 23 décembre 1911 et Marguerite le 14 avril 1914. Dès 1915 déjà victime de dysenterie chronique il rentre en France où il sera mobilisé dans les services auxiliaires jusqu'en 1917. Il habitera avec toute sa famille une grande maison sur les bords de la Garonne. De retour en Indochine il dirigera le collège du protectorat à Hanoi, puis sera chargé de l'inspection des écoles primaires à Phnom Penh. En avril 21, très malade, il est à nouveau autorisé à rentrer seul en France pour se soigner.

Après avoir débarqué à Marseille le 23 mai 1921. Il se rendit au lieu dit Bote près de Duras où habitait la mère d'Alice Rivière, grand-mère de ses deux fils aînés Jean et Jacques. Il soigne sa dysenterie durant plusieurs mois à Plombières, mais les médecins très pessimistes ne l'autorisent pas à repartir à la colonie. Il loue à Marmande une maison rue Cazeaux à deux pas de l'hôtel de ville. Puis acquiert le domaine de Platier en octobre 1921. Acte : « maison de maître pour le colon, grange, chai étuve, écurie, remise, petit bâtiment séparé de la maison de maître à usage de poulailler et autres dépendances et jardin potager, d'agrément, terres labourables, près, vignes, bois et autres natures de fonds le tout sol des bâtiments compris d'une contenance superficielle de 15 hectares soixante cinq ares et trente centiares » plus cheptel ... les vendeurs : les époux Combaud propriétaires agriculteurs à Pardaillan le prix : 70.000 F (sa solde annuelle était de 27.000 F par an)

« Mon père avait acheté cette propriété qui s'appelle en fait Platier, entre Allemans et Duras, avant la route de Pardaillan, pour ses 5 enfants : moi, mes deux frères, deux autres fils d'un premier mariage. Ce qui m'épatait le plus dans cette maison, c'était le parc. Je croyais qu'on était riches parce qu'il y avait un bassin et des palmiers et des grands sapins et un petit escalier de marbre qui donnait sur la départementale. La grande plongée de mon enfance dans l'inconnu, c'était pendant que mes frères étaient chez le curé pour apprendre le latin, mes journées entières dans le parc. Seule ... Ce n'était pas un château, c'était une demeure de vigneronns riches, avec un chais grand comme la maison, du vin, des prunes et beaucoup de vignes .. » (M. Duras, *Journal Libération* 27 février 1992)

« Il y avait chez nous un grand chais creusé à même la colline de notre parc. Face à ce chai se trouvait le séchoir à prunes. On les rangeait sur des claies et on les étalait à tous les étages du séchoir. Les prunes cuisaient L'odeur se répandait dans toute la cour.. c'était l'hiver. Je me mettais dans un hangar contre le séchoir chaud ; on y était bien. On entendait le feu de sarments qui crépitait. Lorsque le soir venait, ça faisait une grosse lueur rouge (..) la montée de l'odeur des prunes occupait tous mes instants. J'ai appris là bien des choses, peut-être plus que tout ce que la guerre m'a enseigné » (M. Duras *Un parc de roman* manuscrit 1940 IMEC ; Pléiade tome 1, 2011 ; p. 149)

Henri DONNADIEU meurt dans sa maison de Platier le 4 Décembre 1921 :

« mon père mourut en dormant, par une bonne après-midi des premiers jours d'hiver. Le grand parc dormait aussi et son silence entraînait dans la chambre comme un enchantement. Mon père vivait si peu qu'il suffit sans doute de ce silence pour l'endormir tout à fait. Tout devait être très calme dans la grande maison vide, à peine si la chambre vivait encore dans l'infini des derniers moments. La croisée était ouverte sur les tilleuls, et les grands rideaux rouges enfouirent en eux ce qui restait de réveil dans les choses. A peine quelques

cris d'oiseaux venus de l'éternité furent-ils pour mon père les derniers appels de la vie. »
(M. Duras *La douceur d'un sommeil d'après-midi* manuscrit 1940 IMEC ; Pléiade tome 1,
2011 ; p.151)

Marie Donnadiou alors directrice d'école à Pnom Phen devra attendre Juillet 1922 pour quitter l'Indochine avec ses trois enfants Pierre 12ans Paul 11 ans et Marguerite 8ans. Arrivés en Lot-et-Garonne ils s'installent au domaine de Platier dans la maison de maître où le père était mort et où les attend Jean Donnadiou le fils aîné ; son frère Jacques, encore mineur, vit dans l'Eure chez son oncle Roger (le frère d'Henri) devenu son tuteur. C'est à ce frère (Jacques-Georges), que Marguerite dédie *Les Impudents*. « A mon frère Jacques D. que je n'ai pas connu ». Dans *Les Impudents* les personnages principaux s'appellent Jacques et Georges.

Quelques mois après son arrivée a lieu l'inventaire de succession des biens des époux Donnadiou, le 17 Octobre 1922, évalués à 125.000 F dont Platier pour 50.000 F les meubles et objets 25.000 F. La vente du domaine aux enchères par licitation est fixée au 22 décembre 1923. La mise à prix 50.000 F. Le domaine de Platier est adjudgé 80.000 F. par maître Béarnais notaire à Duras. Les 25 et 26 janvier 1924 ce sont les meubles qui sont vendus aux enchères (reste une paire de vases en cloisonné sur le Duraquois).

Le 20 avril 1924 Marie Legrand-Donnadiou est déclarée seule et définitive propriétaire du domaine de Platier. Marguerite Duras fera dire à Mme Taneran dans *Les Impudents*

« Heureusement nous avons Uderan! Heureux ceux qui possèdent la terre (...) Uderan représentait en effet pour les Grant-Taneran une sorte de haut lieu dont le souvenir les hantait. » (*Les Impudents* p. 28)

Le 5 juin 1924 Marie Donnadiou repart en Indochine avec ses deux enfants plus jeunes. Elle laissera l'aîné chez l'abbé Dufau à Pardaillan, son tuteur. Il ira quelques semaines à l'école de Eymet puis rejoindra une école d'électricité à Paris chez ses cousins Rembauville.

Marie Donnadiou reviendra à Platier avec ses trois enfants alors âgés de 21, 20 et 17 ans, pour la vente du domaine aux époux Forsin le 19 mai 31. La maison inoccupée depuis longtemps est inhabitable, ils devront loger chez les voisins Bousquet.

Marguerite se rendra sur la tombe de son père, à Lévigac.

« ...J'y suis revenue lorsqu'on a vendu la propriété. J'ai fait à pied la longue route baignée de soleil. C'était une très belle journée d'Avril ; il faisait étonnamment beau, si beau que toutes les premières roses étaient fleuries et déjà toute alourdies d'abeilles. J'en ai cueilli un grand bouquet dont les cendres y seraient encore si quelque gardien vigilant ne les avaient enlevées. ... Les jours les nuits passent sur son corps et les ombres des ifs, si merveilleusement précises par grand soleil balaient sa pierre de filigranes d'or. Et ainsi tout est calme, et si lent que le temps lui même a oublié son œuvre. J'ai grandi, mais sa mort a

toujours pour moi la douceur d'un sommeil d'après midi. » (M. Duras, *La douceur d'un sommeil d'après midi* Manuscrit années 40. IMEC. Pléiade tome 1, 2011 ; p.152)

Marguerite puisera dans ces deux séjours la matière de son roman

« Mais l'écriture je sais d'où elle vient, je revois. C'était une terre très déserte, pauvre. Les gens vivaient d'un petit vin et de fruits, des pruneaux, du tabac, des artichauts aussi pour les Parisiens et du cochon annuel. Mais il y avait des terres énormes et vides » (M. Duras, *La Brune de la Dordogne* Journal Libération 27 février 1992 Pléiade tome 1, 2011 ; p.153)

L'histoire du roman, dans une lettre à Patricia Gandin en 1992, elle écrira l'avoir vécue :

« La France, c'est encore Pardaillan (...) c'est là, j'avais 15 ans que ma mère a essayé de me marier avec le voisin (Bousquet) parce que très jeune j'avais eu cet amant chinois et que de ce fait ma pauvre mère ... j'étais déshonorée. »

Les lieux sont réels,

« Le domaine d'Uderan se trouvait dans le Sud-Ouest du Lot, dans la partie âpre et dépeuplée du Haut Quercy, aux confins de la Dordogne et du Lot et Garonne » (*Les Impudents* p.45)

Les critiques et lecteurs disent « Transposée dans le Haut Quercy, l'histoire de la famille Taneran ... » à tort. Au pied du plateau de Platier s'étend un territoire nommé « Le Quercy » (carte de Belleyme n° 35). On sait que Marguerite Duras travaillait avec des cartes de géographie. Il semble que Marguerite ait fait là, non pas transposition mais œuvre à la fois de poésie et de véracité. Et que l'emploi de Lot évita le doublon et équilibra la phrase qui se terminait par Lot-et-Garonne. Platier à 7 kms de la Dordogne est bien aux confins de la Dordogne.

Les noms des lieux sont « retricotés » Dropt / Dior - Platier / Uderan - Marguerite Duras / Maud - Duras / Ostel - Le Pardal / Pardaillan - Riotor / Rieutord - Semoic / Croix de Moustier – Rayvre et Rayve) / Eymet - Péresse / Bousquet - Louise Rivière / Yvette . Yvette Amelin (Mme Barreau) était née en 1914 comme Marguerite, elle habitait au Sautet, elles jouaient ensemble tous les jeudis,

« Je n'avais qu'une compagne le Jeudi.(...) Yvette venait tous les jeudis Elle était pour moi un modèle de vertus » (M. Duras, *Un parc de roman* manuscrit années 40 IMEC Pléiade p.151)

Pour la rejoindre elle traversait le Riotor par la passerelle, une simple planche .

« Lorsque l'heure du retour arrivait, c'était une fuite éperdue. Maud raccompagnait son amie jusqu'au Riotor et remontait ensuite, en flânant jusqu'à la nuit. » (*Les impudents*, p. 167)

La propriété est au bord de la rivière le Dropt /Dior qui y joue une place centrale. C'est en effet le lieu où se déroulent bien des événements importants. La famille Taneran est une famille recomposée comme celle de Marguerite . La figure maternelle y est centrale. Jacques fait penser à Pierre le frère aîné il incarne aussi la rivalité au sein de la fratrie en étant le fils préféré de la mère qui affiche ostensiblement son amour.

Chacun demeure dans la solitude. Maud a conscience de la précarité de l'existence de son inanité.

« Tout autour d'elle, elle sentit les terres qui s'étagaient, les champs, les fermes et les villages, le Dior, comme s'ils eussent fait partie d'un ordre harmonieux et permanent, assuré de survivre aux hommes qui ne faisaient qu'aller et venir sur ce petit coin du monde. Le passage incessant des créatures qui la peuplaient rendait cette éternité accessible à l'âme. On la sentait qui se déroulait lentement, chaude, sensible, comme un chemin toujours tiède des pas des derniers venus et silencieux d'un silence creusé toujours par le bruit des pas à venir et des corps en marche » (*Les Impudents*, p.54)

« Maud se demandait quelle était cette douceur qui montait du soir, si dure à son cœur » (*Les Impudents*, p. 174)

« Elle pensa au radieux coucher de soleil, à sa promenade manquée le long de la rivière, si verte, le soir et dans laquelle se reflétaient les vieux ormes du pré du Dior. Elle eut marché des heures dans la vallée, sur les berges humides, sans se lasser de respirer la forte odeur de la terre et de l'eau et celle du marécage où pourrissaient déjà les déchets de l'été. Son visage dans l'oreiller, elle sanglota longuement, le regard tourné à demi vers la fenêtre ouverte sur un ciel d'ouest que le soleil désertait déjà » (*Les Impudents*, p.193)

« Dès le début de son exil elle avait vécu de la vision de ce paysage » (*Les Impudents*, p.201)

« Maud rentra dans la maison. Lorsqu'elle fut dans sa chambre, elle laissa la grande porte d'entrée ouverte sur le parc que fouillait la clarté de la lune. . . . le souffle frais chargé de tous les parfums revenait et faisait frissonner les rideaux. Il avait balayé les grands fonds de la vallée. Aussi embaumait-il l'algue amère et les feuilles pourries » (*Les Impudents*, p. 65)

« Elle entendit un sifflet très lointain, le dernier train de Bordeaux celui de 9 heures. D'habitude au temps de son enfance, c'était d'une cuisine chaude ou pendant une veillée paisible qu'on entendait ainsi l'appel de la locomotive. Elle sifflait plusieurs coups à intervalle régulier séparés entre eux par de véritables gouffres de silence, au fond desquels semblaient se tapir d'obscurs dangers de sourdes menaces. Le convoi descendait la pente du plateau vers Semoic dans un crissement infernal de ferraille le tournant était dangereux, toujours plongé dans la brume et masqué par les aulnes d'Uderan. On imaginait le surgissement de ce monstre enfanté par la brume et les bois » (*Les Impudents*, p.179.)

« Et moi j'avais obtenu de ma mère de garder les vaches. Il y avait 4 à 6 vaches. Mes plus beaux souvenirs, c'est de partir avec les vaches, de leur faire traverser la route départementale et d'aller le long du Dropt. Et la fin de mon bonheur c'est là : il y avait une ligne de chemin de fer qui longeait la route. Le train est arrivé sans siffler. Il a tué une vache en lui arrachant une corne, elle a perdu tout son sang, je parle dans ce livre de cette vache de cette peur, de cette vache qui s'appelait Brune. J'ai encore dans la tête ses cris, on a dû l'abattre le lendemain. J'ai un souvenir très violent de l'innocence des vaches, de la solitude de cet endroit où j'avais huit ans, où je suis restée près de Brune. Je lui parlais, je criais et je pleurais. Ce sont de grands souvenirs parce que c'était avec la mort que j'étais : une jeune vache, une jeune fille, qui avait la tête arrachée à moitié, qui appelait, qui n'a pas cessé d'appeler. C'est ça que ça veut dire, l'écriture : tout de suite je me suis isolée de cette famille. Quand je me revois, d'ici, je me revois comme n'étant personne mais déjà sur le chemin pour devenir quelqu'un comme un écrivain » (M. Duras *La brune de la Dordogne* Journal *Libération* 27 février 92 : Pléiade tome 1, 2011, p.153)

En 1965 Un cinéaste Jean Chapot écrivait avec Marguerite Duras le scénario du film *La Voleuse* (qui sortira en 1966 avec Romy Schneider et Picoli), il l'amena à La Réole chez Jeanick Ducot qu'il connaissait et dont il aimait les peintures. Marguerite a regardé les peintures et elle a été emballée. Jean Chapot et Jeanick Ducot l'emmenèrent visiter le château de Théobon et son propriétaire original M. Marcheix. Jeanick Ducot raconte : Cette visite a beaucoup amusé Marguerite et elle a dit ensuite

"Je voudrais revoir la maison de Platier" alors on est arrivés au Platier. La maison était abandonnée, brûlée. Y avait des grands murs avec des fenêtres vides qui donnaient sur le ciel et y avait des hautes herbes, parce que c'était au mois de juin. Et je l'ai photographiée dans le jardin, devant la maison. Alors elle m'a demandé ensuite de me renseigner pour acheter la maison. Et j'ai écrit à Marguerite. Elle m'a envoyé une lettre en me disant que c'était trop cher. » Entretien avec Claire Bénédicti 1997.

Aujourd'hui, de la maison de Platier restent : quelques murs témoignant d'une grande maison, cossue dans le style du pays, long rez de chaussée surmonté d'un grenier à petites fenêtres rectangulaires. La façade exposée au midi fenêtres hautes à volets de bois et au milieu une grande porte d'entrée, donnant en contrebas à une cinquantaine de mètres sur la route de Duras et au delà sur la vallée du Dropt. Un escalier en pierre de 15 marches -autrefois fermé par une grille en fer forgé, devant laquelle Marguerite Duras est photographiée en 1965-- donne accès au « parc fabuleux » Il a la dimension d'un jardin d'agrément entre la maison et la route. Planté de chaque côté d'arbres d'ornements. En son centre un bassin ovale où évoluaient autrefois des poissons rouges. À droite, la grande cave sous la maison ouvre sur une cour ainsi qu'un four à prunes encore bien présent. Un chemin rural y donne accès. À gauche une esplanade, face à l'ouest le puits, un cerisier, les traces d'une tonnelle, une porte qui ouvrait sur la cuisine.

« Georges gravissait l'escalier , poussait la petite grille et passait sous le sapin.... Puis il remontait le parc, vers l'esplanade (...)Elle s'asseyait sur le banc qui longeait le mur de la cuisine (...) il jouait avec les premières cerises encore vertes qui étaient tombées de l'arbre.. » (*Les Impudents*, p.80)

Et remonte en mémoire le texte :

« Nous avons un parc de roman, il nous était très familier mais nous savions nous y perdre comme dans une forêt. Ce parc a toujours eu pour moi la teinte du passé, à peine y étions nous que nous savions devoir le quitter. Il nous était très difficile de l'oublier et il me semble bien qu'à nos moindres joies était mêlée une mélancolie très voluptueuse comme le sont toujours les tristesses d'enfants (...) Un jour lorsque nous serons un peu plus grands et cela arriverait très vite, nous remettrons tout debout. Un jour les vieilles serres délabrées auraient leurs vitres et fumeraient ... et notre vieux bassin lui même retrouverait dans la douce caresse de ses courbes les jeux incohérents des poissons rouges (...) Beaucoup de monde y viendrait qui nous comprendraient attirés sans doute par les mêmes rêves ... et l'on aurait du mal à s'habituer à tant de bonheur et de beauté. Les gens viendraient d'un peu plus loin et de nos villages. Il arriveraient, nombreux heureux d'un bonheur calme . Sans doute étions nous seuls pour tant rêver d'amis ... » (M. Duras *Un*

Après sa mort, Yann Andréa le compagnon des 16 dernières années, publie « Cet amour là » dans lequel il écrit

« Vous vouliez revoir la tombe de votre père avant de mourir *Yann, on va faire ce voyage, je vous le demande, je veux revoir ce pays, cette campagne où mon père est mort seul loin de nous, de ma mère, de ses enfants, de moi* Pour la première fois de ma vie je lui ai dit , non. Elle était si faible, j'avais peur qu'elle meurt sur les routes » (Yann Andréa *Cet amour là*, Paris, Pauvert 1999)

Elle meurt peu de temps après et Yann viendra seul à Platier et sur la tombe de son père, pour que cela fut fait.

Sources : *C'était Marguerite Duras* Jean Vallier ed. Fayard. Tome 1, 2006.

« *Les Impudents* roman des origines » conférence Monique Pinthon, 2007.

« *Les mal nommés* Le fantôme de Lévignac » Claude Burgelin, ed. Seuil 2012. citations. *Les Impudents* réédition Gallimard 1992 folio.

Les Impudents 1943 ed. Plon ; réédition Gallimard 1992 folio, p.